

PYRAMIDE présente

7 ANS

UN FILM DE JEAN-PASCAL HATTU





Festival de Venise 2006
GIORNATE DEGLI AUTORI

LES FILMS DU BÉLIER
présente

7 ANS

UN FILM DE JEAN-PASCAL HATTU

Valérie DONZELLI Cyril TROLEY Bruno TODESCHINI

Durée : 1h26

SORTIE LE 21 FÉVRIER 2007

PYRAMIDE
DISTRIBUTION

5, rue du Chevalier de St. George - 75008 PARIS
Tél. : 01 42 96 01 01 / Fax : 01 40 20 02 21

PRESSE : Annie Maurette

34, rue Faidherbe - 75011 PARIS
Tél. : 01 43 71 55 52 / Fax : 01 43 71 64 24
annie.maurette@noos.fr

Photos et dossier de presse téléchargeables sur www.pyramidefilms.com

SYNOPSIS

Maïté est mariée à Vincent qui vient d'être condamné à sept ans de prison. Le parler est désormais leur seul espace d'intimité. Deux fois par semaine, elle récupère son linge sale, le lave, le repasse puis le lui rapporte. Un rituel qu'elle exécute avec assiduité et précision.

Un jour, un jeune inconnu aborde Maïté à sa sortie de la Maison d'Arrêt. Il s'appelle Jean. Il lui tourne autour, lui propose de la ramener en voiture. Elle hésite puis se laisse faire. Elle offre son corps à cet inconnu. Il devient son amant. Ces moments de plaisirs ont un décor : un champ, une voiture. Ce ne seront que des moments volés. L'amant ne franchira pas la porte de chez elle. Pas question de s'épancher.

Un jour, Maïté découvre que Jean est gardien dans la prison et que Vincent est son « protégé »... Entre l'envie et la culpabilité, le plaisir et le devoir, Maïté se sent prise au piège d'un jeu à trois, dont personne ne connaît les règles.

NOTE D'INTENTION DU RÉALISATEUR

J'ai rencontré des femmes de détenus. J'ai écouté leur détresse. J'ai lu de nombreux témoignages. L'une d'elles enjambait chaque jour la clôture d'une propriété privée pour observer de plus près, avec une paire de jumelles, la fenêtre grillagée derrière laquelle elle apercevait la silhouette de son mari. Une autre, dans le parloir, construisait avec la table et les deux chaises une cabane de fortune dans laquelle elle pouvait embrasser son ami à l'insu des surveillants. Une autre encore avait pris l'habitude de respirer, comme un rituel érotique, le linge sale de son mari avant de faire tourner la machine à laver.

Du corps absent et désiré de l'autre que leur reste-t-il ?

Une image volée, une odeur de transpiration, des vêtements, une main serrée pendant le temps d'une visite, un sexe en érection que l'on n'a pas le droit de toucher...

Le personnage de Maïté est né de toutes ces confidences. Il a immédiatement imposé un mode de narration fait de scènes quotidiennes où la répétition, l'attente, la frustration, l'absence d'espoir, tiennent lieu de vie.

Bien sûr, la fiction est là pour dérouter l'aspect documentaire du récit. Elle prend racine dans la solitude d'un homme condamné à désirer « dans le vide » une femme inaccessible. C'est bien une sorte de folie qui s'exprime ici. On peut se rassurer en disant que Vincent est pervers. On peut aussi penser que le système carcéral pervertit tout désir sexuel. C'est précisément ce que je veux filmer :

des corps abandonnés. Maïté est libre, mais demeure prisonnière de son amour pour Vincent. Que faire de cette liberté ? C'est une femme fidèle, sans imagination. Une victime qui un jour se laisse tenter par le diable.

7 ANS devient le parcours d'une femme qui se perd entre l'homme qu'elle aime et l'homme qui lui fait l'amour. Pour saisir ces moments-là, j'ai eu envie d'écrire des scènes très courtes, simples, où souvent le silence en dit plus que les mots. J'ai filmé les gestes, les postures, les regards, les sourires, les visages qui mentent pour ne pas sombrer. J'aimerais que de telles images soient autant de traces physiques, sensuelles, émotionnelles, d'un dialogue impossible. Car mes personnages ne sont ni dans la psychologie ni dans le commentaire. Ils affrontent des épreuves et se débrouillent comme ils peuvent.

Jean-Pascal HATTU

RENCONTRE AVEC JEAN-PASCAL HATTU

LA PRISON

La première fois que j'ai été en contact avec la prison, c'est à travers l'histoire d'un ami qui a été incarcéré pendant plusieurs mois. Je suis allé le voir au parloir chaque semaine et j'ai également passé beaucoup de temps avec sa femme. Je me suis ainsi retrouvé témoin d'un couple qui, à cause de la prison, découvrait la frustration et se trouvait confronté à la difficulté de faire perdurer l'amour. J'ai été particulièrement frappé par tout ce que m'a raconté cette femme : le poids de chaque geste et de chaque regard au parloir, comment le désir parvenait à y circuler malgré l'interdiction formelle de se toucher, l'importance de certains rituels comme celui, hebdomadaire, du linge de son mari qu'elle lavait puis lui portait ensuite. Quelque temps après, j'ai réalisé un documentaire sur une gardienne de prison. Je me suis retrouvé immergé dans une Maison d'Arrêt avec une assez grande liberté de déplacement. À travers les conversations que j'ai eu avec les détenus, j'ai pu recouper les premières impressions ressenties avec l'histoire de mes amis : la frustration générée par la prison ne produit pas autant de perversité qu'on pourrait le penser, elle amène surtout les couples à faire preuve de beaucoup d'imagination pour maintenir le lien entre eux. Il faut savoir que la moitié des détenus se sépare de leur compagne au cours de leur première année d'incarcération. Si certains veulent ainsi permettre à leur femme de refaire sa vie, beaucoup expliquent qu'il est moins douloureux de rompre que d'imaginer leur épouse avec un autre homme.

LA FICTION

Après le documentaire sur cette gardienne, j'ai souhaité en réaliser un autre sur les relations des détenus avec leur compagne. Je souhaitais à nouveau explorer cet univers pour y confronter mes intuitions sur le sujet. Mais l'administration pénitentiaire s'y est opposée. Ce refus a été, pour moi, un déclencheur. J'avais depuis longtemps, l'envie de mettre l'histoire d'un couple séparé par la prison au cœur d'une fiction, et je me suis dit que le moment était sans doute venu. J'avais envie d'imaginer moi-même une histoire et la ramener vers le réel.

LE SCÉNARIO

Avec Gilles Taurand, mon co-scénariste, nous nous sommes d'abord posé la question des personnages. Comment leur faire dire ce qu'ils ne peuvent pas exprimer de façon explicite, compte tenu de la situation d'enfermement dans laquelle ils se trouvent embarqués ? Il nous a semblé que cette impossibilité d'énoncer clairement ce qu'ils éprouvent, créait tout au long du récit une vraie tension dramatique comme si les mots devenaient leur pire ennemi. Pour dire sa détresse et son amour, Vincent gifle Maïté. Brûler un stop à l'examen du code signifie probablement autre chose qu'un simple échec : Maïté a franchi la ligne jaune. Quand elle vole les clés de la voiture de Jean et se retrouve coincée par les gendarmes, un tel acte est loin d'être innocent. Une des difficultés majeures de cette écriture était de montrer des personnages qui agissent et réagissent sans jamais s'expliquer. Il suffit que Maïté dise à Vincent « il faut que je te parle » pour qu'il lui réponde : « je t'ai rien demandé ». Nos trois personnages évoluent ainsi dans le non-dit, la rétention et le silence. Et quand la parole fait à ce point défaut, c'est la violence qui déborde, d'autant plus tragique que personne, dans cette histoire d'amour et de désir, n'est le maître du jeu.

LE DÉSIR

Que se passe-t-il dans la tête d'un détenu quand son désir pour la femme qu'il aime est condamné à sept ans d'abstinence, de frustration ? C'est le point de départ de ce film. Vincent et Maïté sont contraints de vivre leur sexualité sur le mode fétichiste et furtif : la culotte de Maïté, l'odeur de Vincent sur un pull, quelques gouttes de parfum... Mais leur histoire ne peut pas se réduire à la seule répression du lien sexuel. Ils s'aiment, c'est incontestable, et pour se rapprocher davantage de Maïté, Vincent utilise Jean comme un corps de substitution. « Moi je l'aime mais c'est toi qui la baise. » Jean se prête au jeu. Le chaos des sentiments et la culpabilité, entremêlés, deviennent l'ennemi du plaisir. Maïté, affolée, doit vivre à la fois sa dépendance sexuelle à Jean et sa peur de perdre l'homme de sa vie. Jean se met peu à peu à aimer Maïté, et de son côté, Vincent ne peut plus arrêter la machine infernale de ses fantasmes. Sans oublier l'étrange relation d'amitié qui lie le gardien de la loi au détenu. Tout en étant instrumentalisé, Jean a les pleins pouvoirs sur le corps prisonnier de Vincent, comme le montre cette scène où il le fouille. Qui possède qui ? Libre de ses mouvements, Maïté serait peut-être la seule à pouvoir décider de la suite. Que veut-elle ? Enchaînée à un enfant qui n'est pas le sien, guerrière à sa façon, elle essaie de faire face jusqu'au moment où elle prend la fuite. J'ai voulu pousser mes trois personnages au plus loin de leur folie. À la montagne, abandonnée dans les bras de Jean, Maïté découvre à quel point ils partagent leur amour de Vincent.

Une telle circulation du désir, sexuel et amoureux, en fait des hors-la-loi. La transgression est manifeste pour le gardien de prison, qui en aucun cas n'a le droit de rencontrer des personnes qui ont un lien avec les détenus. Elle est tout aussi manifeste pour Maïté dès l'instant qu'elle accepte dans sa vie un amant complice de son mari. Trio infernal ? Perversion du désir ? J'aimerais que l'aventure des

corps l'emporte toujours sur la psychologie. Dans ce jeu de miroir où chacun cherche sa place et son identité, il y a plus à perdre qu'à gagner. Et pourtant au bout de cette histoire, je crois, que chacun a fait un grand pas en avant.

L'ENFERMEMENT

Les trois personnages, chacun à une place singulière, sont emprisonnés. Le jeune gardien rêve de pouvoir profiter du corps de Maïté pendant sept ans. Il semble ne pas comprendre au début qu'elle est « enfermée dehors » et que sa liberté de mouvement n'est qu'apparente. Jusqu'au moment où lui-même est pris au piège, déchiré entre son amour naissant pour Maïté et sa soumission à Vincent. Son uniforme ne lui est plus d'aucune utilité.

Dans ce film, l'univers carcéral, avec les tours de clés, les appels des matons, les visites au parloir, les hurlements des détenus la nuit, est le contraire d'un décor. C'est un personnage à part entière... Si Vincent est le seul à être incarcéré, Jean et Maïté, même quand ils font l'amour en pleine campagne, sont obligés de revenir à la prison. C'est dans ce lieu que tout se joue.

LE TRIO

Dans ce trio, le détenu exerce une véritable fascination sur son gardien... Jean se planque derrière son uniforme car il se sait vulnérable. Avec Vincent, il se confronte à un homme plus âgé, plus aguerri, et qui, malgré sa situation, a dans le fond, plus d'autorité que lui. Il est fasciné par lui. Vincent en est bien conscient et il ne manque pas d'en abuser. Car il a besoin de Jean : c'est lui qui lui ouvre les portes, qui ordonne les douches et qui est susceptible de lui rendre la vie plus facile. C'est son seul lien avec l'extérieur...

Il a tellement peur de perdre sa femme qu'il préfère la précipiter dans les bras d'un homme qu'il connaît et qu'il pense maîtriser plutôt que de l'imaginer dans les bras d'un inconnu. Dans le cas de Vincent, on peut dire qu'il fait preuve de beaucoup d'imagination. Ce n'est pas un pervers. C'est la prison qui va pervertir son désir. Il a eu le temps de réfléchir à la meilleure façon de maintenir le lien avec Maïté. Par son jeu de miroir avec Jean, il retrouve un peu de sa puissance.

Maïté a voulu un amant et, en même temps, préserver son amour pour Vincent. Mais un amant, c'est aussi un être désirant. Une personne qui vous désire et vous fait l'amour, ce n'est pas rien. Il arrive un moment où Maïté se perd dans ses sentiments. Et Jean s'en rend compte, parce qu'il est lui-même dépassé par le jeu : c'est de l'amour qu'il finit par éprouver pour Maïté. C'est pourquoi il décide de tout arrêter. Il a eu l'illusion de rapprocher ce couple et il finit par se rendre compte qu'il est en train de le détruire. Ce n'est pas ce qu'il voulait. Il préfère partir. C'est, de sa part, un geste d'amour profond envers Maïté.

Pour Vincent, la fin de ce jeu est comme un coup de massue... Il avait l'impression de trouver une forme de satisfaction dans ce jeu à trois. Quand Jean se retire du jeu, il ne le supporte pas. Car, pour lui, ça veut dire perdre la maîtrise du jeu. Il ne se rend pas compte à ce moment-là du service que Jean lui rend en arrêtant tout. Il n'en a qu'une vague conscience, et c'est ce que laisse entrevoir la scène du rêve : quand il se voit avec Maïté, il est rattrapé par l'image de Jean ; il lui avait prêté sa virilité, mais Jean se l'est appropriée. À son corps défendant, il était temps que le jeu s'arrête pour Vincent aussi.

LA DISTRIBUTION DES RÔLES

Le rôle de Maïté exigeait une énergie particulière. C'est une jeune femme déterminée et courageuse. Vincent est son idée fixe. Toutes ses actions, toutes ses pensées convergent vers le parloir. Mais ce n'est qu'une partie du personnage. Quand Jean déboule dans sa vie, quand elle prend conscience d'avoir été manipulé, elle vit une sorte de séisme. Un tel bouleversement, avec toutes ses conséquences, n'est pas facile à jouer. Je connaissais Valérie Donzelli depuis un certain temps et j'avais l'intuition qu'elle pouvait être une Maïté idéale. Valérie a une palette de jeu impressionnante. Elle a quelque chose de volatile. Elle passe d'un état à un autre avec une grande facilité.

C'est en voyant Cyril Trolley, que j'ai aussitôt abandonné l'idée commune qu'on peut se faire d'un gardien de prison. Il y a chez Cyril un mélange d'opacité et de féminité, quelque chose de fermé et de fragile avec un besoin constant de paraître plus fort. C'était le contre-emploi idéal pour un personnage muté, délocalisé dans une région qu'il ne connaît pas, sans autre attache que ce qui va se nouer dans un premier temps avec Vincent.

J'ai ainsi envoyé balader les clichés du surveillant sportif et sûr de lui et du détenu avec balafre et tatouages sur le bras. Mon choix s'est porté sur Bruno Todeschini dans le rôle de Vincent car il y a chez lui une dualité qui m'inspire beaucoup, entre, d'un côté, une vraie assurance et une aura évidente, et de l'autre, une très grande sensibilité.

LE TRAVAIL AVEC LES ACTEURS

D'une manière générale, je ne voulais pas qu'ils réfléchissent trop aux intentions de leur personnage.

Durant le tournage, les trois acteurs m'ont souvent demandé si dans telle scène ou à tel moment, leur personnage ou celui de l'autre, savait ce qui était en train de se tramer. Je ne voulais pas leur répondre. J'avais envie de préserver ce vertige où chacun ment sans jamais savoir ce que l'autre sait.

À Valérie, j'ai dit peu de choses, sinon qu'elle devait avoir son mari en tête quelle que soit la situation et qu'elle devait être toujours sur un fil, entre le désir et la culpabilité. Une fois que je lui avais rappelé ça, je me laissais guider par elle. Je voulais la laisser vivre le personnage comme elle l'entendait.

À Cyril, j'ai demandé de ne jamais oublier qu'il était un gardien, qu'il devait essayer de faire valoir son autorité quand il était à l'intérieur de la prison, et qu'au contraire à l'extérieur, il devait devenir un homme désirant puis amoureux d'une femme. Son jeu s'est organisé sur ces bases-là.

Avec Bruno, j'ai beaucoup discuté avant le tournage. La générosité de Bruno a beaucoup aidé à l'appréciation du personnage et à son évolution au fil de l'histoire. C'est un acteur qui cherche, qui identifie les contours et qui saisit très vite les limites de son personnage. Ensemble, nous avons très clairement identifié les moments où il devait basculer d'un état à l'autre. Entre ces moments de bascule, j'ai laissé Bruno très libre. J'ai juste veillé à ce qu'il négocie bien chacune des bascules.

LA MISE EN SCÈNE

J'ai toujours tenté de tout ramener à mon sujet : la relation entre Maïté, Vincent et Jean.

La diversion me semblait superflue. À partir de là, les cadres du film se sont imposés à moi naturellement. L'économie des plans aussi. Ce que je voulais c'était filmer les gestes, les postures, les regards, les sourires, les visages qui mentent pour ne pas sombrer. Ces images devaient être autant de traces physiques, sensuelles, émotionnelles, d'un dialogue impossible.

Le choix des décors a eu son importance, aussi. La prison de Vincent, la maison de Maïté et la campagne... Ce sont les trois espaces où les personnages évoluent dans la durée. Plus je m'en tenais à ces lieux plus j'avais l'impression de coller à mes intentions : enfermement et liberté.

En ce qui concerne la lumière du film, je souhaitais retrouver les lumières que j'avais pu capter dans mes documentaires ou mon expérience dans les parloirs. Pascal Poucet, le chef opérateur a réussi à recréer parfaitement cette ambiance. Pour les extérieurs, ça s'est passé un peu de la même manière. J'ai voulu laisser la lumière naturelle s'imposer comme dans le documentaire. On a souvent joué avec la météo et la tombée de la nuit pendant tout le tournage sans rajouter de sources artificielles. Pour la fin du film, je voulais que la montagne soit comme un grand bol d'air, que le ciel soit très dégagé comme le paysage. On quitte l'enfermement. C'est à ce moment-là que la pensée de Maïté s'éclaircit. Je voulais qu'elle puisse reprendre sa respiration dans cette immensité.

Propos recueillis par Jean-Marie Charuau

BIOGRAPHIE

Jean-Pascal HATTU

Après avoir été journaliste à Canal Plus, puis assistant réalisateur sur LES ROSEAUX SAUVAGES et LES VOLEURS d'André Téchiné, Jean-Pascal Hattu a réalisé trois courts métrages de fiction : COMA (1995) AU DESSUS DE LA MER (1997) CADEAUX (2000). Il a réalisé une dizaine de films pour l'émission Strip-Tease, dont GARDEZ LE SOURIRE un documentaire sur une gardienne de prison qui contribua à l'inspirer pour l'écriture de 7 ans.

ENTRETIEN CROISÉ

Quelles ont été vos impressions à la lecture du scénario ?

Valérie Donzelli : J'ai eu l'occasion de lire le scénario très en amont. En tant qu'actrice, j'avais prêté une attention toute particulière au personnage de Maïté et je l'avais vraiment trouvé magnifique. Ce qui m'a tout de suite plu chez elle, c'est son côté verrouillé de l'intérieur, très secret, très mutique. Mais ce n'est que beaucoup plus tard, en juin 2005, que Jean-Pascal m'a proposé de l'interpréter.

Cyril Trolley : Tout s'est passé beaucoup plus rapidement en ce qui me concerne : Jean-Pascal a souhaité me rencontrer, il m'a dit qu'il voulait travailler avec moi, et il m'a donné son scénario en me proposant d'interpréter le gardien de prison. En sortant de ce rendez-vous, j'étais assez troublé. J'étais conquis par la générosité de Jean-Pascal et par la confiance qu'il me faisait, puisqu'il me proposait un rôle important sans même me faire passer d'essais. Mais je m'imaginai très mal en gardien de prison. Je me sentais tellement éloigné du maton tel qu'on l'imagine généralement... Mais cet a priori est tombé quand j'ai lu le scénario. Ce qui m'a justement beaucoup plu dans le personnage de Jean, c'est qu'il n'est pas fait d'un seul bloc : il est très différent selon qu'il se trouve à l'intérieur ou à l'extérieur de la prison. On s'intéresse à lui non pas pour le métier qu'il exerce, mais pour son humanité. Peu importe le cadre dans lequel les personnages évoluent, finalement. Ce qui m'a emporté, c'est le regard de Jean-Pascal sur les relations humaines.

Bruno Todeschini : Je pourrais reprendre les propos de Cyril à mon compte. Car dès la lecture du scénario, il m'a semblé assez évident que c'était à la vérité des personnages que Jean-Pascal s'intéressait et qu'il voulait accéder. Il était clair que c'était-là sa priorité. Avant de m'adresser son scénario, Jean-Pascal est venu vers moi en s'excusant presque de me proposer un rôle qui n'était pas le personnage principal du film. Mais la longueur d'un rôle n'est jamais déterminante pour moi. La beauté du rôle, l'ambition d'un projet et l'exigence d'un réalisateur pèsent beaucoup plus lourd dans mes décisions. Et pour « 7 ans », mon adhésion fut immédiate. Le rôle de Vincent est un rôle absolument magnifique, plein de contradictions, profondément humain. Pour moi, il était hors de question de passer à côté. Le scénario à peine refermé, je voulais déjà le défendre.

Que connaissiez-vous de la prison avant de faire ce film ?

Bruno Todeschini : Mon expérience de l'enfermement remonte à l'armée. C'est donc assez lointain et ça n'avait pas grand-chose à voir avec ce que vit Vincent dans le film. Mais le fait de ne pas connaître grand-chose sur la prison n'a pas été un handicap pour moi. Tout était très bien posé dans le scénario et, derrière le détenu, il s'agissait d'abord de capter l'individu. Avec Jean-Pascal, nous avons beaucoup parlé et sa connaissance de l'univers carcéral a comblé mon ignorance sur le sujet

Cyril Trolley : Moi, j'ignorais vraiment tout du monde de la prison. Jean-Pascal en était bien conscient, mais il ne voulait pas que j'arrive sur le tournage avec trop de références non plus. Il ne voulait surtout pas que je me mette à singer tel ou tel type de maton. Ce qui, finalement,

m'a le plus aidé, c'est la présence sur le tournage d'un ancien gardien de prison, Jean-Pierre Felder. Il a été formidable car il m'a donné plein d'indications quant aux obligations et au quotidien d'un gardien, sans jamais être dans la caricature. Le costume m'a beaucoup aidé, aussi. C'est un costume proche de celui des gendarmes et il m'a donné une posture, il m'a permis d'affirmer une certaine autorité. Pour le reste, je me suis fait confiance. C'est ce que Jean-Pascal voulait : que je reste un jeune homme dans les habits d'un gardien.

Valérie Donzelli : L'univers carcéral m'était aussi complètement étranger, mais je n'ai pas essayé de me documenter pour autant. Ce n'est pas dans ma façon d'appréhender un rôle. Pour moi, tout tient dans l'intimité que j'ai avec le personnage que je dois interpréter. Je m'en suis donc tenue à ce qu'il y avait dans le scénario de Jean-Pascal et je me suis concentrée sur mon intimité avec le personnage de Maïté, comme si je l'avais très bien connue et qu'il s'agissait, pour moi, de la faire revivre.

Comment définiriez-vous vos personnages ?

Cyril Trolley : Jean est un jeune homme isolé qui ne trouve pas sa place là où il est. C'est a priori le moins démuné des trois, puisqu'il a un travail, un appartement et une voiture. Mais, dans le fond, il n'a rien du tout. Il ne sait pas quoi faire de sa vie et, pour preuve, il n'en fait absolument rien. Le jeu dans lequel l'entraîne Vincent est une aubaine pour lui. À travers ce jeu, il va se sentir exister, combler un vide et, en même temps, rencontrer l'amour. Autant de choses qui lui manquaient cruellement, car au départ il est profondément seul.

Bruno Todeschini : *C'est, d'ailleurs, ce qui rapproche les trois personnages : ils sont tous les trois plongés dans une profonde solitude. Celle de Vincent est la plus criante, mais Maïté et Jean n'en sont pas moins seuls pour autant.*

Valérie Donzelli : *L'enfant dont elle s'occupe et sa voisine Djamila sont les seuls contacts de Maïté avec le monde extérieur. Si, jusque-là, elle a plutôt bien vécu cette solitude, c'est parce qu'elle a pour habitude de passer après les autres, de passer après l'homme qu'elle aime, surtout. C'est une femme amoureuse de son homme avant tout. C'est à travers lui qu'elle vivait jusqu'à sa rencontre avec Jean. Je pense qu'elle a même dû se sentir d'autant plus exister qu'il a été écroué : pendant la première année de détention, elle a certainement eu le sentiment de vivre quelque chose d'extraordinaire, quelque chose de différent de ce que les autres vivent. Sauf qu'un moment arrive où ça ne suffit plus. Quand le film commence, elle est rentrée dans une routine avec Vincent : celle des parloirs, du linge qu'elle lave et qu'elle lui rapporte toutes les semaines. Elle s'est mise à tourner en rond et, inconsciemment, elle doit attendre de Vincent qu'il ravive leur amour d'une façon ou d'une autre.*

Bruno Todeschini : *Comme dans le film, Jean-Pascal n'a jamais voulu me dire pourquoi, selon lui, Vincent a été incarcéré. Mais moi, j'avais besoin de le savoir. Alors, je me suis construit une histoire. Je pense que Vincent est allé de galère en galère. Il a rêvé d'autre chose pour lui et Maïté. Il s'est battu pour cela. Et c'est ainsi qu'il a dû basculer dans la petite délinquance, quand l'honnêteté n'a plus payé. Sept ans d'incarcération, c'est une peine pour un braquage à main armée, par exemple. C'est tombé sur lui. Pas de chance. Mais ça ne fait pas de Vincent un perdant pour autant. Même en prison, il continue de se battre. Certains détenus se consacrent au*

sport ou aux études pour ne pas devenir fous. Vincent, lui, se bat pour garder sa femme.

À votre avis, à quel jeu se livrent les trois personnages ?

Valérie Donzelli : *Pour Maïté, le fait d'aller vers Jean est comme un défi qu'elle se lance. Elle n'est pas mue par une pulsion sexuelle qu'elle aurait du mal à contrôler. Elle se fait plutôt violence au début. Elle y va pour bousculer sa vie et, en même temps, se prouver quelque chose : tester son amour pour Vincent et voir si elle est capable de transgression vis-à-vis de cet amour. Mais tout cela peut être ramené à une seule et même nécessité : elle a besoin de se sentir vivante. Et c'est vrai que Jean lui permet ça. Le regard qu'il pose sur elle est un regard d'amoureux. Dans ses yeux, elle se sent désirée, belle, digne d'intérêt, elle se sent à nouveau exister. Et si elle continue à voir Jean même après avoir découvert le stratagème des deux hommes, c'est pour partager quelque chose avec Vincent. À son tour, elle se met presque à instrumentaliser Jean. Elle y retrouve un semblant d'intimité avec son mari. Vincent devient omniprésent dans la relation qu'elle entretient avec Jean. C'est une présence mentale qu'elle recherche*

Cyril Trolley : *Chez Jean, le désir a commencé à poindre avant même qu'il rencontre Maïté. Quand il va au-devant d'elle, il va au-devant d'un désir qui a été nourri par la photo que Vincent lui a donnée. Il se sent également investi d'une mission d'importance puisque cette mission lui a été confiée par Vincent. Il y a un jeu de miroir entre les deux hommes : leur rencontre est la rencontre de deux enfermements, à tel point qu'on peut parfois se demander lequel des deux est le*

plus libre dans l'histoire. Jean est surtout fasciné par Vincent. Entrer dans son jeu, c'est comme entrer dans la cour des grands quand on est enfant. C'est assez irrésistible. Il aimerait bien lui ressembler et être digne de lui à travers ce jeu.

Bruno Todeschini : Si Vincent manipule quelqu'un, ce n'est pas Maïté. C'est Jean. C'est avec lui qu'il a installé une relation très trouble : il a réussi à inverser le rapport de force qui, au départ, lui était défavorable pour finalement avoir l'ascendant. Pour arriver à ça, il a forcément dû jouer - de manière plus ou moins consciente - sur le terrain le plus sensible chez Jean, sur ses fragilités. Il a dû jouer avec des sentiments qui demeureront refoulés jusqu'au bout. Il aime Maïté profondément, il veut maintenir le lien, et surtout empêcher qu'elle le quitte pour quelqu'un d'autre. La précipiter dans les bras d'un homme qu'il maîtrise est, pour lui, la moins pire des solutions. D'autant qu'il considère Jean comme assez inoffensif, il ne se sent pas menacé par lui : il ne craint pas la comparaison.

Le jeu était-il condamné d'avance ?

Cyril Trolley : Le jeu ne pouvait pas durer très longtemps sans qu'au moins l'un des trois se mette à souffrir...

Jean prend conscience qu'il ne construira jamais rien avec Maïté puisque, pour elle, il n'existe pas sans Vincent. Pour ne plus en souffrir, il n'a pas d'autre alternative que de partir. Mais en mettant fin au jeu, il montre aussi à quel point il aime et respecte Maïté. Il a bien vu qu'elle était en train de perdre pied, et il ne veut pas qu'elle souffre à son tour. En partant, il protège aussi Vincent des effets dévastateurs que pourrait avoir sur lui la détresse de Maïté.

Bruno Todeschini : Jean veut certainement protéger Vincent. Mais, sur le coup, depuis la prison où il est enfermé, Vincent est assommé. Il pense être allé trop loin. C'est pourquoi il tente de se suicider. Tant que Maïté ne revient pas le voir, il ne peut pas savoir où elle en est de son amour pour lui. Il pense avoir perdu la partie.

Valérie Donzelli : La fin du jeu est un soulagement pour Maïté. Et, pourtant, elle aurait été incapable d'y mettre fin elle-même. Sans doute par peur de rompre quelque chose avec Vincent. En sachant se retirer avec respect, Jean permet à Maïté de ne retenir que le bienfait de cette histoire. Quand celle-ci se termine, elle a passé un cap. Elle s'autorise à vivre en dehors des moments qu'elle partage avec Vincent, et elle l'aime plus que jamais

Bruno Todeschini : Rien ne pourra plus jamais les séparer. Ils ont mis leur amour à très rude épreuve, mais cet amour en sort finalement renforcé. À leur façon, ils se sont prouvés que rien ne pouvait atteindre ce qu'il y avait entre eux. Leur amour est plus fort que tout le reste. Maintenant, ils le savent.

Comment s'est organisé le travail entre vous et Jean-Pascal Hattu ?

Bruno Todeschini : Avec Jean-Pascal, j'ai commencé par beaucoup parler. Je lui ai posé plein de questions sur le milieu carcéral pour commencer, puis on a confronté nos façons de voir le personnage de Vincent. L'enjeu était de parvenir à faire évoluer ce personnage en dépit du fait qu'il soit toujours cantonné à un espace très réduit. On s'est entendu sur un certain nombre de caps qu'il fallait lui faire franchir. À partir de là, Jean-Pascal a surtout veillé à me confronter au concret, à m'inscrire dans la réalité d'une vie de détenu.

Cyril Trolley : Jean-Pascal m'a dit assez peu de choses, en fait. Ensemble, on a bien défini les deux versants du personnage - à l'intérieur et à l'extérieur de la prison. Au-delà de cette problématique, je me posais énormément de questions, mais Jean-Pascal rechignait à y répondre. Si bien qu'il est arrivé un moment où j'ai arrêté de m'interroger et j'ai décidé de faire. Et, finalement, avec les indications très concrètes que me donnait Jean-Pascal, tout a bien fonctionné, je crois.

Valérie Donzelli : Avec Jean-Pascal, on s'est assez vite rendu compte qu'on avait le même personnage en tête. On ne s'est donc pas dit grand-chose sur les intentions. C'est physiquement que Jean-Pascal a essayé de me tenir. Et, à ce niveau-là, il m'a dirigée de façon très stricte, me reprenant sur les intonations de voix, le rythme de parole, l'amplitude de mes gestes... J'ai souvent été dans la résistance vis-à-vis de lui, car je me sentais parfois trop bridée. Du coup, on sent comme un bouillonnement chez Maïté, comme un volcan sur le point d'entrer en éruption. Je pense qu'en définitive, tout ça a servi le personnage. Et puis, j'étais très bien entourée. J'ai été portée par deux acteurs magnifiques. Je connaissais déjà Cyril, mais je ne connaissais pas Bruno. Et je dois dire que j'ai été très impressionnée par sa maîtrise et par sa capacité à rendre les choses faciles quand on joue avec lui. J'ai beaucoup appris grâce à lui.

Cyril Trolley : Je dois avouer que moi aussi. J'ai notamment beaucoup appris de la façon qu'a Bruno de laisser respirer pour voir, de laisser le jeu se mettre en place et, pour peu qu'on soit réceptif, de n'en garder que le meilleur.

Bruno Todeschini : Il faut dire que j'avais une situation un peu particulière sur ce film dans la mesure où Valérie et Cyril sont plus

jeunes que moi et où « 7 ans » est, à la fois, le premier long métrage de Justin Taurand en tant que producteur et le premier long métrage de Jean-Pascal en tant que réalisateur. Si mon expérience à profité au film, j'en suis vraiment très heureux car c'est vraiment ce cinéma-là que je veux servir. J'ai beaucoup reçu de réalisateurs comme Patrice Chéreau, Jacques Rivette, Nobuhiro Suwa, André Téchiné, ou encore Pascale Ferran. Ca serait terrifiant de ne pas faire circuler ce qu'on m'a donné, surtout vers des acteurs de la rareté de Cyril et Valérie, surtout sur un film comme « 7 ans ». Car c'est peu dire que ce film est beau.

Propos recueillis par Jean-Marie Charuau

LISTE ARTISTIQUE

Maïté.....Valérie DONZELLI
Jean.....Cyril TROLEY
Vincent.....Bruno TODSCHINI
Julien.....Pablo De La TORRE
Djamila.....Nadia KACI

LISTE TECHNIQUE

Réalisé par.....Jean-Pascal HATTU
Scénario et dialogues.....Jean-Pascal HATTU
Gilles TAURAND / Guillaume DAPORTA
Directeur de la photographie.....Pascal POU CET - AFC
Son.....Yolande DECARSIN / Xavier PIROELLE
Sébastien SAVINE / Emmanuel CROSET
Décors.....Sophie CHANDOUTIS
Montage.....Anne KLOTZ
Produit par.....Justin TAURAND / LES FILMS DU BÉLIER

Avec le soutien de.....la Région Auvergne
la Région Limousin
et du.....Centre National de la Cinématographie
Avec la participation de.....Pyramide
En association avec la.....Sofica Soficinéma 2
Distribution.....Pyramide
Ventes à l'étranger.....Pyramide international

France - 2006 - 86 min. - 35 mm - Couleur - 1.85 - Dolby SRD

